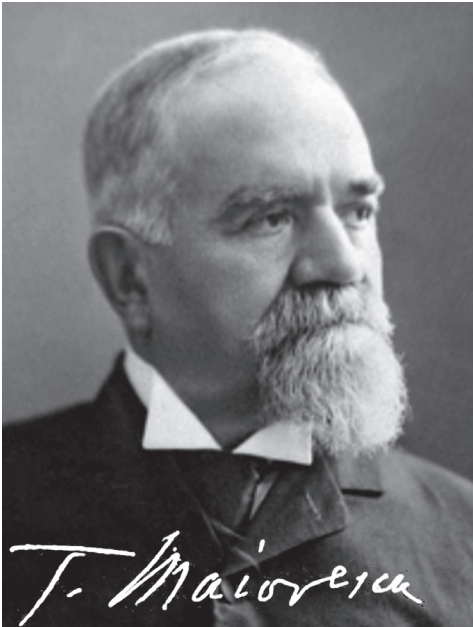


MARTA PETREU **L'héritage de Maiorescu**



TITU MAIORESCU
(1840–1917)

Marta Petreu

Professeur à la Faculté d'Histoire et Philosophie de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, écrivain, rédacteur-en-chef de la revue **Apostrof**. Auteur, entre autres, du vol. **De la Junimea la Noica. Studii de cultură românească** (De Junimea à Noica. Études de culture roumaine) (2011).

**Ses instruments d'action
et leur importance
pour la culture roumaine**

LUN DES disciples de Titu Maiorescu (1840-1917) de deuxième génération, le philosophe Ion Petrovici (1882-1972), soulignait le fait que Maiorescu avait été un esprit applicatif, un « praticien ». ¹ En effet, tout comme lorsqu'on invente un nouveau produit industriel on projette non seulement le produit, mais aussi les instruments, c'est-à-dire les outils sans lesquels celui-ci ne peut être réalisé, Maiorescu et avec lui les membres de la société culturelle Junimea (La Jeunesse) ont eu l'intuition et la capacité d'inventer les instruments par lesquels on peut créer non seulement une culture moderne, mais aussi la culture même. Dans son action et dans celle de Junimea, difficilement dissociables à partir d'un certain moment, Maiorescu a utilisé une série d'instruments, de leviers culturels, créés par lui et par Junimea, qui leur ont assuré une audience plus large que ne pouvaient le faire, pour Maiorescu en l'occurrence, seulement les cours de l'Université de Jassy ; concrètement, lui

et les membres de Junimea se sont créés les moyens de faire sortir la philosophie et généralement la haute culture de l'université et de les mettre à la portée d'un public extra-universitaire, mais intéressé.

« Les conférences populaires », la série de conférences pour le beau monde cultivé de Jassy, inaugurées par Maiorescu dès l'hiver-printemps de 1863, ont été le premier levier ; déroulées selon un rituel rigoureux, solennel, qu'il avait entièrement créé, celles-ci ont été si bien liées dès le début à son nom que, lorsque Jacob Negruzzi a proposé à Vasile Pogor, l'automne de la même année, de faire ensemble « une série de conférences publiques », il a été refusé brièvement et froidement : « C'est à Maiorescu de le faire ».²

L'instrument suivant a été le cénacle, c'est-à-dire Junimea elle-même, avec ses rencontres de vendredi soir et son cérémonial, tantôt rigide – par exemple, avec l'interdiction que le poète lise lui-même ses productions et, encore plus, avec l'interdiction que l'auteur les explique au niveau de compréhension de tout le monde ou qu'il les défende contre les éventuelles ironies –, tantôt suspendu pour de bon, par la règle que *l'anecdote a la primauté* ; parce que, selon G. Panu, « Junimea était une société sans aucune discipline ».³ Et ceci ne pouvait pas en être autrement, car dans ce club de jeunes sélecte et à la fois ouvert (« entre qui veut, reste qui peut »), les manières étaient à la mesure du nom. E. Lovinescu⁴, qui a eu l'idée ingénieuse de calculer les rapports d'âge entre Maiorescu – dont l'autorité était reconnue de manière absolue y compris par le détail significatif qu'il était resté le seul sans sobriquet, étant appelé « Monsieur Maiorescu » – et les autres membres de Junimea ou invités de marque du cénacle, a constaté que celui-ci était plus jeune que trois des fondateurs du cénacle (de 7 ans par rapport à V. Pogor, de 3 ans par rapport à T. Rosetti et P. P. Carp) et plus âgé de deux ans que Jacob Negruzzi ; de même, comparé à 24 des membres de la première phase de Junimea, il était plus jeune que 8 d'entre eux, du même âge que 5 d'entre eux et plus âgé que 11 d'entre eux...

Mais le levier le plus efficace pour faire augmenter l'influence de Junimea et pour imposer son nouveau canon culturel et ensuite esthétique a été la revue *Convorbiri literare* (Conversations littéraires), pour laquelle la société avait sa propre typographie. Créée le premier mars 1867, avec un tirage initial de 300 exemplaires, la revue est la preuve brillante de la manière dont on peut générer une nouvelle culture, de la production auctoriale à un nouveau goût littéraire, à l'aide d'un « rien » telle une publication littéraire.

Il convient d'ajouter sans aucune hésitation à ces instruments le banquet annuel de Junimea auquel on participait sur invitation et qui était un instrument de renforcement du prestige public du groupe.

Et, après que les membres de Junimea et Maiorescu lui-même sont entrés dans la vie politique, les leviers politiques existants ont été utilisés pour mettre

en pratique le projet culturel et politique de Junimea. Car, comme le rappelle Maiorescu à P. P. Carp dans une lettre d'avril 1870, la raison d'être de Junimea, « précisément la plus importante », consiste en ce que la société « doit présenter au pays cette œuvre unitaire de réformes ».⁵ Et « la nouvelle direction » prévoyait, selon le mentor de Junimea, une culture caractérisée « par le sentiment naturel, par la vérité, par la compréhension des idées que toute l'humanité doit à la civilisation occidentale et à la fois par le fait de garder et d'accentuer l'élément national »⁶, synthétise-t-il dans l'étude « Direcția nouă în poezia și proza română » (La nouvelle direction dans la poésie et la prose roumaines) (1872). Par conséquent, Maiorescu a envoyé des jeunes en Occident pour qu'ils y étudient et, au fur et à mesure qu'ils en sont rentrés avec les études et les doctorats (plus ou moins) achevés, il les a placés dans des universités, assurant de cette manière aussi, non seulement par son cours, la synchronisation de l'enseignement et en général de la culture roumaine avec l'enseignement et la culture occidentale ; car, comme le dit Cioran, la grande bénédiction du monde social consiste en ce qu'il n'est pas nature et que, par conséquent, un pays peut sauter ou « brûler » les étapes.

Plus d'un siècle après la mort de Maiorescu et deux fois après que, quoique pour des raisons tout à fait différentes, sa valeur et son importance ont été sérieusement mises en doute – une fois, dans les années '30, par l'extrême droite roumaine, lorsque par exemple beaucoup (pas tous) de membres de la génération '27 avaient rejeté son esprit rationaliste et critique ; la seconde fois, aux débuts du socialisme réel roumain, lorsque l'extrême gauche au pouvoir a interdit son nom et son œuvre – on voit très clairement l'importance fondatrice de Maiorescu et de Junimea. Le considérant comme « le grand organisateur de notre culture » moderne jusqu'alors « non encore cimentée »⁷, Ion Petrovici, son ancien étudiant, a énoncé une vérité aujourd'hui évidente : nous sommes dans une très grande mesure, avec la structure de notre culture, avec les bonnes et les mauvaises choses de notre culture, les héritiers de l'action de Maiorescu et de Junimea, action qui a donné les grandes lignes d'organisation et d'évolution de la culture roumaine.

En philosophie, pour laquelle il s'est initialement préparé, Maiorescu n'a pas donné sa mesure car, au lieu d'écrire une œuvre strictement philosophique pour laquelle il n'aurait pas eu de lecteurs, heureusement pour notre culture, il a détourné ses énergies créatrices vers ce dont elle manquait. Au lieu d'écrire un ouvrage, très en accord avec la tendance de l'époque, sur la psychologie des peuples et sur les mécanismes d'individuation des nations, pour lesquels il avait un intérêt profond⁸, il a établi les critères d'« écriture de la langue roumaine » ; et, par conséquent, nous écrivons en suivant sa pensée. Néanmoins, en philosophie aussi, il a laissé des traces indélébiles. Il s'agit, premièrement, du manuel

de *Logique*, qu'il a amélioré à chaque nouvelle édition et qui a été utilisé dans l'enseignement de la Petite Roumanie, aussi bien à l'université que dans l'école secondaire, jusque immédiatement après la Première Guerre mondiale. Ensuite, c'est toujours à lui que l'on doit le fait que le milieu philosophique – et culturel – roumain s'est imprégné de la philosophie schopenhauerienne car, après avoir découvert en 1862 le philosophe allemand, il l'a introduit petit à petit dans notre culture. Le considérant comme « un génie absolument incomparable », Maiorescu a traduit ses *Aphorismes sur la sagesse dans la vie* ; sa traduction, dans une très belle langue roumaine pas encore vieillie, lue et discutée chez Junimea, publiée en série dans *Convorbiri literare* et en 1890 en volume, a été un succès – la preuve étant ses quatre rééditions avant la Première Guerre mondiale. Par ailleurs, la passion de Maiorescu pour Schopenhauer a fait des adeptes et a été utile... à la culture française, car son ami I. A. Cantacuzino (J. A. Cantacuzène), surnommé « Zizin » s'est mis à traduire Schopenhauer – en français. De sorte que l'on peut se réjouir de ce que l'admiration de Maiorescu pour « l'homme du siècle » se soit matérialisée, finalement, par la médiation du « prince Zizin », en un luxueux cadeau fait à la culture française : quatre livres de Schopenhauer, y compris *Le monde comme volonté et comme représentation* (traduit d'ailleurs pour la première fois en français...). Chez nous, l'influence de Schopenhauer sur la culture roumaine – déclenchée, je le répète, par l'action de Maiorescu⁹, et que nous ne devons consigner ni comme un mérite, ni comme un manque, mais tout simplement comme un fait de culture – s'est étendue jusqu'aux environs de la Seconde Guerre mondiale (une preuve évidente en est la philosophie lyrique roumaine de Cioran).

C'est toujours parmi les mérites philosophiques de Maiorescu que nous devons enregistrer son esthétique – d'essence kantienne, plus précisément un Kant filtré par Schopenhauer – le criticisme de Maiorescu réussissant à imposer dans le milieu roumain le critère de réception et d'évaluation purement esthétique, à la place de celui utilitaire-patriotique.

Mais sa contribution philosophique la plus importante, vive et utilisée de nos jours encore pour diagnostiquer des pathologies du milieu socio-humain, est la théorie des formes sans fond. Cette théorie est une contribution appartenant à la philosophie de l'histoire et de la culture, à l'aide de laquelle nous pouvons interpréter non seulement notre propre histoire, mais aussi de grands phénomènes de l'histoire universelle.

La théorie de Maiorescu sur les formes sans fond

A LA FIN du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, la théorie des formes sans fond et du conflit forme-fond a eu une très large circulation, étant acceptée inclusivement par des philosophes socio-démocrates de nuance marxiste comme Constantin Dobrogeanu-Gherea (par exemple, dans *Le Néo-servage...*).¹⁰ La large acceptation dont elle a joui, y compris dans les milieux différents ou même adversaires de Junimea, s'explique précisément par le fait qu'elle était un instrument théorique fonctionnel et qu'elle surprenait un état de fait.

Maiorescu a exposé sa théorie sur les formes sans fond en 1868, dans l'article « În contra direcției de astăzi în cultura română » (Contre la direction d'aujourd'hui dans la culture roumaine)¹¹ et l'a complétée quatre ans plus tard, en 1872, par « Direcția nouă în poezie și proză română ». Toute la théorie sur la société, sortie de l'alambic de Junimea, serait, selon E. Lovinescu¹², la création de P. P. Carp, mais, vu l'éclat de Maiorescu, elle serait restée dans l'histoire de notre culture comme la création intellectuelle de ce dernier. L'idée même avait été préfigurée, mais non pas conceptualisée, par les intellectuels roumains du XIX^e siècle, de Gh. Asachi à M. Kogălniceanu¹³, qui avaient essayé de nommer les traumas parus chez nous à mesure que, empruntant des modalités d'organisation occidentales, le monde roumain s'est trouvé lésé et incommodé par les vêtements trop serrés dont il était habillé.

Les termes, inspirés ou même empruntés probablement par Maiorescu à l'esthétique antique hellène, qui dit que l'objet d'art a une *forme* et de la *matière* (ou *contenu*), ont été transformés insensiblement en concepts de philosophie de l'histoire et de la culture. Maiorescu a introduit ces termes dans l'article « Contre la direction d'aujourd'hui... », qui est, malheureusement, un article de réaction polémique, et non expositif, qui suivrait la simple clarification de ses idées concernant l'état de la culture et de la société roumaines.

Le mentor de Junimea dit que la société roumaine a vécu jusqu'au début du XIX^e siècle dans « la barbarie orientale ». Ensuite, les jeunes qui avaient étudié en Occident ont apporté dans le pays « une partie de l'éclat des sociétés étrangères », mais « seulement l'éclat extérieur » de celles-ci, « les formes superficielles de la civilisation », et non « ses fondements historiques plus profonds ». La première formulation est donc « les formes superficielles » sans « les fondements plus profonds » de la civilisation. Quelques pages après, Maiorescu reformule : « les formes vaines » sans « le fond solide », ou « des prétentions sans fondement » et ensuite il arrive à la formule mémorable : « formes sans fond ».

Il donne des exemples de formes vaines : des journaux politiques avant le parti politique, des revues littéraires avant le public lecteur, des écoles rurales avant les instituteurs villageois, des lycées et universités avant des professeurs capables,

des athénées et associations de culture avant d'avoir une culture, une société académique roumaine avant la recherche scientifique, un conservateur de musique avant d'avoir des artistes, etc. Les exemples appartiennent au domaine politique et culturel, c'est-à-dire à la zone où avait commencé le phénomène d'imitation de l'Occident. Après ces illustrations (dont certaines sont douteuses), l'auteur donne aussi un exemple important du domaine de la politique : « nous avons même une constitution », dit-il, sans d'ailleurs trop réfléchir, car avant la Constitution de 1866 il y avait eu dans les Principautés des réglementations juridiques globales qui avaient accompli le rôle que la Constitution allait jouer dans les nouvelles circonstances historiques de la Roumanie.

Dénonçant la manière dont ces « prétentions sans fondement » étaient nées c'est-à-dire par notre imitation de l'Occident, et donnant des exemples concrets de « formes sans fond », l'organiciste Maiorescu dit en réalité assez clairement ce que signifient les formes sans fond : des modalités d'organisation, c'est-à-dire des institutions – mais des institutions sans fond, c'est-à-dire sans les réflexes de comportement ni les accumulations matérielles pour le domaine de réalité sociale qu'elles organisent.

Il dit, en fait, que nous avons des « formes » européennes, c'est-à-dire des modalités européennes d'organiser des domaines de la vie sociale, mais nous n'avons ni cette vie ni cette réalité sociale à organiser, nous n'avons pas « la matière » européenne pour ces formes. Les formes sans fond signifient en fait des formes européennes sans fond européen, c'est-à-dire des formes européennes apportées chez nous et assorties au fond roumain, autochtone.

Maiorescu comprime et décrit laconiquement dans certaines de ses pages polémiques un processus historique qui s'est déroulé dans le temps.

1. La Roumanie, comme le dit Maiorescu, a été une « barbarie orientale ». « Orientale » – car les Principautés, ensuite la Roumanie, jusqu'à la fin du XIX^e siècle et le commencement du XX^e siècle, étaient considérées comme faisant partie de l'Orient, auquel elles ont appartenu, également du point de vue politique ; il n'est pas agréable pour nous, qui nous revendiquons comme des Européens de naissance, de découvrir que pour l'Europe de l'Ouest nous avons été des Orientaux ou une zone imprécise *hors de l'histoire* ; mais en fait c'est ainsi que nous avons été considérés. Le terme « barbarie » qu'utilise Maiorescu appartient à la période eurocentriste de la philosophie universelle et représente le point de vue des Européens (de Hegel, par exemple) sur les zones géographiques et sur les populations qui ont connu une évolution différente de celle occidentale-européenne ; c'est donc le point de vue eurocentriste sur l'altérité historique.

Personne n'est si naïf de s'imaginer que les Principautés roumaines, avant le contact avec l'Europe, ont été « barbares », c'est-à-dire totalement dépourvues d'institutions et de la substance de ces institutions. Du point de vue anthropo-

logique, là où il y a une société humaine, il y a aussi les institutions qui réglementent la vie de la collectivité et la substance ou la matière de la vie sociale. Sauf que ces institutions et leur substance n'entraient pas, jusqu'au milieu ou même la fin du XIX^e siècle, dans le « canon » historique et culturel de l'Europe de l'Ouest. Si nous traduisons cette formule, « barbarie orientale », dans des concepts créés selon le style de Maiorescu, alors, jusqu'au début du XIX^e siècle, nous avons eu des formes roumaines ou autochtones (des institutions roumaines) avec un fond roumain ou autochtone (avec des réalités roumaines), et, bien sûr, une culture ; une culture mineure, surtout populaire, si je dois utiliser de manière descriptive les concepts de Lucian Blaga et de Oswald Spengler. Pour diagnostiquer l'état de la société roumaine avant le contact avec l'Europe occidentale, Maiorescu a utilisé à la hâte le syntagme « barbarie occidentale », syntagme qui représente le point de vue de la philosophie eurocentriste du début et du milieu du XIX^e siècle.

2. Ensuite, à cause de l'imitation des institutions occidentales, on est arrivé à l'état que dénonce Maiorescu, c'est-à-dire à des formes (européennes) sans fond (européen), ce qui signifie des formes (européennes) avec un fond (roumain ou autochtone).

Maiorescu insiste sur les formes sans fond du domaine de la culture, laissant au deuxième plan les autres domaines de vie collective (social, juridique, politique, etc.). Mais sa démarche, tâtonnante et dépourvue d'exacitude (n'oublions pas que Maiorescu était un jeune homme de seulement 28 ans et qu'il écrivait un simple article polémique !) atteint, au moins de temps en temps, le domaine socio-politique aussi. Et dans « La nouvelle direction dans la poésie et la prose roumaines », porté par la logique interne de sa philosophie de la culture et de l'histoire, synthétisée par la formule « formes sans fond », il met pour de bon, de manière rhétorique, une question assez inappropriée¹⁴, selon l'opinion de Panu, concernant l'État roumain (c'est-à-dire l'institution politique qui comprend toutes les autres, quelle que soit leur nature) : « Est-ce que la Roumanie aura un avenir ? »

Maiorescu diagnostique la conséquence la plus grave de l'introduction des formes européennes chez nous : « un abîme » s'est créé entre « la classe d'en haut » et « le peuple d'en bas » ou les paysans. Et cette observation lui permet de tirer la conclusion, sévère : « La forme sans fond [...] est tout à fait nuisible. »

Les formes (européennes) sans fond (européen, mais avec un fond autochtone) représentant un danger, Maiorescu a créé des remèdes. Comme ses commentateurs l'ont observé, il n'a pas demandé l'élimination des institutions de type occidental créées chez nous, il n'a pas recommandé la destruction des « formes » et le retour au passé (« Car il est impossible de faire marche arrière », écrivait-il), mais, au contraire, il a soutenu qu'il fallait arriver à la concordance entre les formes et le fond.

3. De sorte que le philosophe de la culture formule comme solution globale : « nous, en l'an 1868, demandons un fond pour ces formes ». Pratiquement, le théoricien demande que l'on arrive chez nous aussi à des formes (européennes) avec un fond (européen).

Et pour atteindre ce but, il recommande, il le faisait déjà dans l'article « Contre la direction d'aujourd'hui dans la culture roumaine », que la jeunesse « éveille la volonté de mettre un vrai fondement là où aujourd'hui il n'y a que des prétentions illusives ».¹⁵

Cette recommandation, d'élever le fond autochtone de sorte qu'il corresponde à la hauteur des formes apportées d'Europe (que nous pouvons reformuler de cette manière : cette recommandation d'occidentalisation du peuple roumain, de celui de la Petite Roumanie, jusqu'à ce moment-là « oriental », car la Transylvanie appartenait à une autre histoire, central-européenne) est répétée en 1872 aussi, dans l'article « La nouvelle direction dans la poésie et la prose roumaines » :

*Tout ce qui est aujourd'hui forme vide dans notre mouvement public doit être transformé en une réalité sentie et, parce que nous avons introduit un degré trop haut de la vie extérieure des États européens, nous devons, par toutes nos forces, faire élever notre peuple jusqu'à la compréhension de ce degré et d'une organisation politique qui lui soit appropriée. Pour cela, premièrement, une culture solide des classes d'en haut, d'où part le mouvement intellectuel, est nécessaire. [...] Et parce qu'il est impossible de faire marche arrière, il ne nous reste pour notre existence nationale d'autre alternative que de demander à nos classes cultivées autant de conscience qu'elles doivent avoir et autant de science qu'elles peuvent avoir.*¹⁶

Entre temps, Maiorescu lui-même avait modifié sensiblement son opinion sur les formes d'importation ; dans une note de journal de 1870, il reconnaît que celles-ci (concrètement : la Constitution), une fois introduites dans la société roumaine, obligent « le peuple à réfléchir » et représentent « une école d'exercice pour le peuple ».¹⁷ En d'autres mots, Maiorescu observe le rôle éducatif des formes, le fait qu'elles exercent, « avec le temps », la fonction de créer un fond, qu'elles attirent, comme l'aimant attire la limaille de fer, le fond.

J'observerais encore que Maiorescu, en faisant appel à la classe d'en haut, à laquelle il demande de s'impliquer, à la mesure de sa culture et de sa conscience morale, pour résoudre le problème, y compris pour annuler l'abîme qui s'était creusé entre la classe d'en haut et le peuple d'en bas, pense comme un *homme d'État*. Son affirmation suivante, « il ne nous reste pour notre existence nationale d'autre alternative que de demander à nos classes cultivées autant de conscience qu'elles doivent avoir et autant de science qu'elles peuvent avoir », est un impé-

ratif éthico-politique. Un impératif réaliste et donc sans illusions du point de vue anthropologique et gnoséologique, car Maiorescu demande aux classes d'en haut seulement *autant de science qu'elles peuvent avoir* ; mais aussi un impératif catégorique du point de vue moral, car il demande *autant de conscience qu'elles doivent avoir*.

La théorie des formes sans fond a été largement acceptée par l'intelligentsia roumaine. En fait, elle peut être utilisée et est même utilisée spontanément aujourd'hui encore, pour mesurer, maintenant, à la rencontre, après un demi-siècle de pause à laquelle nous avons été contraints, avec l'Occident, notre adaptation, réadaptation et non adaptation en tant que pays aux critères ou aux formes occidentales. De même, en observant les grandes secousses du monde contemporain, des pays de l'Afrique, de l'Amérique du Sud, de l'Asie, c'est-à-dire des anciennes colonies de certains pays européens, il n'est pas illégitime de se demander en quelle mesure les contorsions historiques actuelles sont ou ne sont pas un décompte historique des anciennes colonies envers leurs anciennes métropoles, qui leur ont imposé, pendant quelques siècles, des formes européennes, avec une intention civilisatrice, malgré leur fond de culture et de civilisation qui n'avait rien à faire avec celles-ci. Le heurt entre les philosophes roumains de la culture et de l'histoire ne s'est pas produit quant à l'existence ou à la non existence des formes sans fond, car la présence de celles-ci était évidente et reconnue sans hésitations, mais seulement quant aux conséquences pratiques, de politique sociale, administrative, culturelle, etc. qui résultent de leur existence. Ou plus simplement, le heurt entre les théoriciens ne s'est pas produit quant au diagnostic, mais quant au traitement qu'il convient d'appliquer.

Les générations des disciples de Maiorescu

LA LIGNE de pensée de Maiorescu et de Junimea – il est difficile, je le répète, de discerner avec exactitude ce qui appartient strictement à Maiorescu et ce qui a été créé dans le laboratoire culturel de Junimea – a gagné, au XIX^e siècle, la bataille avec une série de phénomènes pathologiques de la culture roumaine, formes de culture déstructurées par le contact violent avec la culture et la civilisation, infiniment mieux structurées, plus puissantes, plus autoritaires, provenant de l'Europe de l'Ouest. De même, les courants créés par Maiorescu et par Junimea ont occupé le terrain de la culture roumaine – ce qui n'aurait pas été possible sans l'implication des membres de Junimea dans la politique –, en marginalisant à long terme (en fait, jusqu'à présent) une école culturelle importante et imposante du XIX^e siècle, celle de Bogdan Petriceicu Hasdeu.

D. Drăghicescu notait que part que « Maiorescu a été un professeur incomparable, un créateur non pas de philosophie, mais de philosophes ».¹⁸ La preuve de son affirmation et à la fois la preuve du succès à long terme du courant créé par lui a été apportée, dans un moment critique pour l'héritage de Maiorescu et de Junimea, par E. Lovinescu, qui a systématisé les générations de disciples de Maiorescu. Selon le grand critique¹⁹, la première génération de disciples de Maiorescu est formée de Mihail Dragomirescu, Simion Mehedinți, P. P. Negulescu, C. Rădulescu-Motru, D. Evolceanu, I. A. Rădulescu-Pogoneanu, G. Bogdan-Duică, Duiliu Zamfirescu, N. Petrașcu, Anghel Demetrescu ; la deuxième génération, de : Ion Petrovici, E. Lovinescu, Paul Zarifopol, D. Caracostea ; la troisième génération, de G. Călinescu, Șerban Cioculescu, Pompiliu Constantinescu, Perpessicius, Vladimir Streinu, Tudor Vianu. Nous pouvons observer, à la simple lecture de ces noms, l'écart progressif de la philosophie de la deuxième et surtout de la troisième génération ; de cette dernière, un seul auteur étant encore philosophe – Tudor Vianu – et un seul critique littéraire ayant des préoccupations théoriques et philosophiques aussi – Pompiliu Constantinescu.

Très peu avant sa mort, le 23 mai 1943, E. Lovinescu s'est déclaré – et il faut le croire – plein de « gratitude » envers les jeunes de Transylvanie qui lui avaient adressé en lettre ouverte « Le Manifeste du Cercle littéraire ». Il se trouvait depuis quelque temps à la recherche de « la quatrième génération post-Maiorescu, qui poursuive l'action commencée il y a soixante-dix ans » et il a reconnu dans le « Manifeste du Cercle littéraire » l'apparition des continueurs, des descendants et dans ses signataires « la quatrième génération post-Maiorescu de défenseurs de l'autonomie de l'esthétique ».²⁰

Les membres du Cercle ont été : I. Negoïțescu, l'auteur du « Manifeste », écrit en fait suite à des débats avec Radu Stanca, le chef reconnu du groupe, ensuite : Victor Iancu, Ion D. Sîrbu, Eta Boeriu, Henri Jacquier, Ștefan Aug. Doinaș, Nicolae Balotă, Cornel Regman, Eugen Todoran, Radu Enescu, Viorica Guy-Marica, Deliu Petroiu, Ovidiu Cotruș, Ioanichie Olteanu, Wolf von Aichelburg, Arthur Dan, Ovidiu Drimba, Ion Oană, Al. Cucu, Ilie Balea, Dominic Stanca. Comme groupe cohérent, Le Cercle littéraire – le produit brillant d'une université clujoise réfugiée après la cession de la Transylvanie (1940), dans « la cité des ombres », nom qu'avait donné Radu Stanca à Sibiu – est le premier fruit important de l'Université roumaine de Cluj, qui a atteint de cette manière, pour la première fois, son but. Parce que c'est bien là la raison d'être d'une Université : produire des jeunes brillants, aptes à travailler pour la culture humaniste et scientifique du pays – et du monde. Idéologiquement parlant, par l'invocation du modèle Maiorescu, les membres du Cercle littéraire sont la quatrième génération post-Maiorescu, investie comme telle par E. Lovinescu aussi bien dans ses lettres privées que par la « Réponse... » publique que le grand critique leur a

donnée ; par le choix de E. Lovinescu comme modèle inspirateur, les membres du Cercle littéraire ont été la deuxième génération post-Lovinescu, comme le notait quelque part Cornel Regman ; et par l'influence puissante que Lucian Blaga avait eue sur eux, ils sont la première génération post-Blaga, issue, d'un côté, des séminaires de Blaga, et d'un autre côté, du cénacle du Cercle, auquel le philosophe « muet comme un cygne » était invité précisément parce que son silence et surtout son « magnétisme » similaire à celui de Goethe, induisaient leur intelligence ou leur effervescence créatrice.²¹

Se revendiquant de Maiorescu et de Lovinescu et assumant cela consciemment, ayant profondément assimilé l'influence de Blaga – ce qui se voit également dans le texte du « Manifeste » –, ayant un programme universaliste contre celui de la revue *Sămănătorul* (Bucarest, 1901-1910) et anti-traditionaliste, le Cercle littéraire représente, je crois, le mouvement culturel-idéologique le plus important né chez nous après la génération '27 ; avec la précision qu'il s'agit en essence d'une génération de démocrates.

Les membres du Cercle, certains d'entre eux, surtout Radu Stanca et I. Negoïtescu, grâce à des liens directs de famille et d'amitié et par des affinités littéraires, ont marqué, au moins en partie, les premières promotions du groupe « Echinox » (Équinoxe) (Cluj, 1968) – lequel représente le deuxième fruit important de l'Université de Cluj. J'aime croire que l'ineffable mixture philosophique qui avait animé les membres du Cercle littéraire a été transmise par eux comme investiture au moins à certains membres du groupe « Echinox », qui serait – avec nous – la cinquième génération post-Maiorescu, la troisième génération post-Lovinescu et la deuxième génération post-Blaga.

□

(Traduction de LETȚIA ILEA)

Notes

1. Ion Petrovici, *Titu Maiorescu 1840-1917*, Bucarest, Ed. Casei Școalelor, 1931, p. 27.
2. Iacob Negruzzi, *Amintiri din « Junimea »* (1921), Bucarest, Cartea Românească, 1943, p. 10.
3. G. Panu, *Amintiri de la « Junimea » din Iași*, vol. I (écrits 1901-1906), Bucarest, Remus Cioflec, s.a., p. 70.
4. E. Lovinescu, *T. Maiorescu și contemporanii lui* (reproduit l'édition en deux volumes de 1943 et 1944), édition soignée par Z. Ornea et Maria Simionescu, préface de Z. Ornea, Bucarest, Minerva, 1974, p. 350-352.
5. Titu Maiorescu, *Opere*, I, *Jurnal*, vol. I, 1855-1882, édition critique coordonnée par Bogdan Mihai Dascălu, texte établi, traduction, note sur l'édition, notes, glossaire, indices par Ana-Maria Dascălu et Bogdan Mihai Dascălu, tableau chronologique par

- Tiberiu Avramescu, préface d'acad. Eugen Simion, Bucarest, Academia Română, Fundația Națională pentru Știință și Artă, 2013, p. 206. La lettre de Maiorescu date du 29 avril 1870.
6. Titu Maiorescu, « Direcția nouă în poezia și proza română » (1872), in *Opere*, I, édition, notes, variantes, indice par Georgeta Rădulescu-Dulgheru et Domnica Filimon, étude introductive par Eugen Todoran, Bucarest, Minerva, 1978, p. 158.
 7. Petrovici, « Titu Maiorescu », *op. cit.*, p. 28.
 8. Z. Ornea, *Viața lui Titu Maiorescu*, vol. I, Bucarest, Cartea Românească, 1986, p. 239-242.
 9. Voir Marta Petreu, « Schopenhauer și Cioran », in *Filosofii paralele*, deuxième édition revue et augmentée, Iași, Polirom, 2013. De même, Liviu Rusu, *Scrieri despre Titu Maiorescu*, Bucarest, Cartea Românească, 1979.
 10. Voir, dans ce sens, Constantin Dobrogeanu-Gherea, *Neoiobăgia. Studiu economico-sociologic al problemei noastre agrare* (1910), in id., *Opere complete*, vol. 4, édition soignée par Ion Popescu-Puțuri et Ștefan Voitec (dir.), Augustin Deac, Ion Iacoș, Ion Mamina et Teodor Popescu, Bucarest, Ed. Politică, 1977.
 11. Titu Maiorescu, « În contra direcției de astăzi în cultura română » (1868), in *Opere*, I.
 12. E. Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne*, II, *Forțele reacționare*, Bucarest, Ancora, 1925, chap. XV, p. 127-138.
 13. Voir E. Lovinescu, *T. Maiorescu* (reproduit l'édition en deux volumes, 1940), édition soignée par Maria Simionescu, Bucarest, Minerva, 1972, p. 193-197.
 14. Voir, pour le caractère inapproprié de la question, Panu, *Amintiri de la « Junimea » din Iași*, *op. cit.*, I, p. 38-39 ; Maiorescu, « Direcția nouă în poezia și proza română », *op. cit.*, p. 157.
 15. Maiorescu, « În contra direcției de astăzi în cultura română », *op. cit.*, p. 147-154.
 16. Maiorescu, « Direcția nouă în poezia și proza română », *op. cit.*, p. 212-213.
 17. Titu Maiorescu, *Însemnări zilnice*, I (1855-1880), publiées avec une introduction, des notes, des fac-similés et des portraits de I. Rădulescu-Pogoneanu, Bucarest, Ed. Librăriei Socec & Co., s.a., p. 132, la note du 18 avril 1870.
 18. D. Drăghicescu, « Titu Maiorescu. Schiță de biografie psiho-sociologică », *Libertatea* (Bucarest), 1940, p. 10 (apud Ornea, *Viața lui Titu Maiorescu*, *op. cit.*, I, p. 460).
 19. E. Lovinescu, *T. Maiorescu și posteritatea lui critică* (1943), édition soignée et note sur l'édition par Viola Vancea, avant-propos d'Alexandru George, Bucarest, Ed. Institutului Cultural Român, 2009.
 20. E. Lovinescu, « Răspunsul dlui Lovinescu la scrisoarea 'Cercului literar' din Sibiu », le 23 mai 1943, in *Scrieri*, 3, *Aquaforte, Anexă*, édition d'Eugen Simion, Bucarest, Minerva, 1990, p. 414-418.
 21. Marta Petreu, « Cerchiștii sau profesorii pe care nu i-am avut », in Farkas Jenő, *Cvadratura Cercului literar. În dialog cu cerchiștii I. Negoïtescu, Ștefan Aug. Doinaș, Nicolae Balotă, Cornel Regman*, avec une préface de Marta Petreu, Bucarest, Muzeul Literaturii Române, 2014, p. 7-12.

Abstract**The Legacy of Maiorescu**

The article is devoted to Titu Maiorescu (1840–1917), literary critic, philosopher, professor, politician, founding member of the Romanian Academy, the man who gave Romanian culture the shape and structure it exhibits even today. He was also the spiritual mentor of the Junimea (Youth) cultural association. The author outlines the methods employed by Maiorescu in his attempt to synchronize Romanian culture with that of Western Europe. At the core of the study lies the concept of “forms without substance” (1868), Maiorescu’s original contribution to the philosophy of culture, describing, in organicist-evolutionist terms, the crisis experienced by Romanian society following the hasty and indiscriminate imitation of Western models. In order to achieve a balance between European forms and European substance, contended Maiorescu, the imitation of Western structures should be selective and proceed at a slower pace. Highlighting one of the consequences of the hasty imitation of Western structures, the fracture between the upper classes and the commoners, Maiorescu formulated what the author calls his ethical-political imperative: the obligation of the upper classes to pursue knowledge and to do their utmost to elevate the lower classes to the level of the already imported forms. The author presents the long-term influences of Maiorescu’s ideas, over five generations of followers.

Keywords

Titu Maiorescu, Junimea, forms without substance, ethical-political imperative, organicist philosophy, synchronization